

**Deleuze et *La fêlure* de Francis Scott Fitzgerald :
de *Logique du sens* à *Mille plateaux***

Maxime Beaucamp
(Université catholique de Louvain-la-Neuve /
Université Toulouse II – Le Mirail)

*Mon corps est un écho somatique aux ondes
du monde.*

Ulises Lima

*Sortir, c'est déjà fait, ou bien on ne le fera
jamais.*

Deleuze

En 1930, la situation de l'écrivain américain Francis Scott Fitzgerald est chaotique. Lui-même en proie à l'alcoolisme, il essaie tant bien que mal de faire guérir sa femme Zelda, tombée dans la schizophrénie. Voilà deux amants qui s'aiment et qui pourtant sont détruits. « Peut-être cinquante pour cent de nos amis et parents vous diront de bonne foi que c'est ma boisson qui a rendu Zelda folle, l'autre moitié vous assurerait que c'est sa folie qui m'a poussé à la boisson. Aucun de ces jugements ne signifierait grand-chose. Ces deux groupes d'amis et de parents seraient tous deux unanimes pour dire que chacun se porterait bien mieux sans l'autre. Avec cette ironie que nous n'avons jamais été aussi amoureux l'un de l'autre de notre vie. Elle aime l'alcool sur mes lèvres. Je chéris ses hallucinations les plus extravagantes¹. » Fitzgerald ne cesse de boire et Zelda parle le langage des fleurs.

C'est sans aucun doute un profond désespoir qui envahit Fitzgerald dans les dernières années de sa vie. Et dans quel désespoir il faut être pour écrire que « toute vie est bien entendu un processus de démolition² ». Mais c'est pourtant dans cette situation où tout porte à croire qu'il va falloir finalement renoncer, que se produit l'impossible. Acculé, Fitzgerald va, d'une part, au travers d'un récit autobiographique à la fois magnifique et

¹ Cité par Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 252.

² F. Scott Fitzgerald, « La fêlure » (1936), *La fêlure*, (Traduction D. Aubry), Paris, Folio, 1963, p. 475.

poignant, décrire cet état tragique dans lequel il se trouve (*La fêlure*) et d'autre part rédiger ce que d'aucuns considère comme sa plus grande œuvre (*Tendre est la nuit*). D'un processus de destruction va jaillir un processus créatif.

C'est bien pour cela que le "cas" Fitzgerald n'a jamais cessé de toucher et d'intéresser Deleuze. Sous fond d'une pensée « de la supériorité de la littérature anglaise-américaine³ », *La fêlure* est invoquée à deux moments clefs dans l'évolution de la pensée deleuzienne : d'abord du point de vue d'une pensée de l'événement dans *Logique du sens*, puis, dans la collaboration avec Guattari, en relation avec le concept de ligne de fuite dans *Mille plateaux*. Ce qui intéresse en effet le plus Deleuze dans cette thématique de la fêlure, et spécialement dans la manière dont elle s'incarne chez Fitzgerald, c'est qu'il s'agit tout à la fois d'une faillite et d'une création, c'est-à-dire d'un moment de rupture qui met en branle les agencements bien ordonnés en provoquant la fuite. Et la nouvelle de Fitzgerald est justement emblématique de cette littérature anglo-américaine qui, contrairement à la littérature continentale, « ne cesse de présenter ces ruptures, ces personnages qui créent leur ligne de fuite, qui créent par ligne de fuite⁴. »

Notre analyse consistera ici, en nous appuyant sur la nouvelle de Fitzgerald, à expliciter le concept de fêlure tel qu'il apparaît dans l'œuvre deleuzienne. Tout en montrant les articulations et les enjeux du propos deleuzien entre *Logique du sens* et *Mille plateaux*, il s'agira, finalement, de montrer en quoi cette « supériorité de la littérature anglo-américaine » trouve son origine au sein de cette problématique de la fêlure.

I. La fêlure, entre événement et lignes

C'est dans une double perspective que la nouvelle de Fitzgerald est autobiographique. D'une part, parce qu'elle émerge d'une impossibilité, parce qu'elle jaillit d'un effondrement de la créativité littéraire ; et d'autre part, parce qu'elle est elle-même description d'une faillite de l'existence. Les deux s'entrecroisent, ou plutôt s'unissent sous la plume d'un écrivain fêlé qui noue existence et processus créatif. Il serait faux de croire à une séparation entre deux domaines distincts. Existence et créativité ici ne font qu'un : Fitzgerald écrit *à partir de* ce qui le ronge et *sur* ce qui le ronge. Pas autre chose qu'un « aphorisme vital⁵ » qui fait que la fêlure existentielle

³ *Dialogues (avec Claire Parnet)*, Paris, Champs-Flammarion, 1996, p. 5.

⁴ *Ibid.*, p. 47.

⁵ *Logique du sens*, Paris Minit, 1969, p. 174.

rejoint la fêlure littéraire, et qui fait dire à Fitzgerald, alors que son éditeur le somme de produire un texte : « Je vais écrire sur le fait que je ne peux pas écrire⁶ ».

Qu'est-ce que la « fêlure » ? Quelque chose se trame dans les sous-terrains de la vie, quelque chose qui imperceptiblement avance. Une microfissure rampe et s'épaissit au travers des aléas de l'existence, au point de devenir une ligne de fracture irrémédiable qui finit par tout faire craquer :

« Pendant dix-sept ans, avec une année de flânerie et de repos volontaires, les choses ont ainsi marché, et toute nouvelle tâche n'était qu'une agréable perspective pour le lendemain. Je me dépensais à vivre, aussi, mais "jusqu'à quarante-neuf ans ça ira bien, me disais-je. Je peux compter là-dessus. Pour quelqu'un qui a vécu comme j'ai fait, on ne peut pas demander davantage." Et voilà que, dix ans avant ces quarante-neuf ans, je m'aperçus tout d'un coup que je m'étais fêlé avant l'heure⁷. »

Cela va « ainsi ». On avance sans trop demander pourquoi, portés par l'habitude, on suit un train déjà en marche, une voie déjà tracée qui, sans poser problème, s'avère être plutôt rassurante. On s'illusionne en prenant de gaieté de cœur ce qui nous arrive et ce qui nous oblige. Mais, *au fond* quelque chose ne va pas. Une ligne de fracture se creuse, puis finit par tout anéantir et on « se rend compte » d'un seul coup que l'on a éclaté.

L'une des premières caractéristiques de la fêlure est ainsi son *silence*. La fêlure est silencieuse. Elle façonne son travail de sape dans la pénombre. On fait des plans, on se projette, mais là n'est pas l'essentiel. Tout se passe à notre insu. On croit que certaines choses sont importantes, celles qui font du bruit, celles qui s'exposent en pleine lumière (le succès ou la richesse par exemple), mais ce n'est que pour cacher à quel point elles sont futiles. Nietzsche l'avait bien compris, lui qui disait déjà : « Et crois-moi, je t'en prie, cher vacarme d'enfer, les plus grands événements, ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais les heures du plus grand

⁶ « Arnold Gringrich, rédacteur en chef d'Esquire, a raconté à Sheilah Graham, qui le rapporte dans son livre, *Beloved Infidel*, comment Scott Fitzgerald a écrit *La fêlure*. "Je suis allé voir Scott à Baltimore, à la fin de 1935, pour lui demander pourquoi il ne nous envoyait plus d'articles." Scott, malade, en proie à l'alcool, lui répondit : – C'est que je ne peux plus écrire. Arnold lui dit : – Scott, il me faut un manuscrit de vous. J'ai les administrateurs du journal sur le dos. Ils veulent savoir pourquoi nous vous payons. Même si vous remplissez une dizaine de pages, en recopiant "Je ne peux pas écrire, je ne peux pas écrire, je ne peux pas écrire", cinq cents fois, je pourrai au moins dire qu'à telle date nous avons reçu un manuscrit de F. Scott Fitzgerald.– C'est bon, répondit Scott. Je vais écrire tout ce que je peux écrire sur le fait que je ne peux pas écrire. Ce fût *La fêlure*." *La fêlure*, p. 474 (note du traducteur D. Aubry).

⁷ *La fêlure*, p. 477.

silence⁸. » Ce silence, c'est sans doute d'abord parce qu'il s'agit d'un processus d'approfondissement, qui répond et fait écho aux coups de boulot de la vie. Ce n'est pas autre chose que décrit Malcom Lowry lorsqu'il écrit *Sous le volcan*⁹. La fêlure trace sa ligne silencieuse de manière analogue à la lave en fusion qui lentement, mais continûment, parvient à cette température qui équivaut au point de rupture de l'équilibre tectonique. Sous le calme apparent du cratère bouillonnent les éléments. Lowry décrit ainsi dans son roman la lente macération (alcoolique) d'une existence qui, au bout d'un certain temps, finit par éclater : toute éruption volcanique n'est que l'aboutissement d'un long processus de mouvements et de transformations au sein de la croûte terrestre. De la même manière, la fêlure avance et se transforme silencieusement pour aboutir à une rupture d'équilibre, au fatal craquement.

Aussi faut-il prendre soin de distinguer deux processus radicalement différents, deux phénomènes qui, quoique liés, quoique d'une certaine manière se répondant l'un l'autre et se faisant écho, ne sont pas de même nature :

« Toute vie est bien entendu un processus de démolition, mais les atteintes qui font le travail à coups d'éclat – les grands poussées soudaines qui viennent ou semblent venir du dehors, celles dont on se souvient, auxquelles on attribue la responsabilité des choses, et dont on parle à ses amis aux instants de faiblesse, n'ont pas d'effet qui se voie tout de suite. Il existe des coups d'une autre espèce, qui viennent du dedans – qu'on ne sent que lorsqu'il est trop tard pour y faire quoi que ce soit, et qu'on s'aperçoit définitivement que dans une certaine mesure on ne sera plus jamais le même. La première espèce de rupture donne l'impression de se produire vite – l'autre se produit sans presque qu'on le sache, mais on en prend conscience vraiment d'un seul coup. »¹⁰

La différence entre ces deux types de « coups » coïncide avec la distinction deleuzienne entre événement et accident opérée dans *Logique du sens*. Reprenant la dichotomie stoïcienne, Deleuze oppose l'événement (l'exprimable et l'incorporel) à l'accident (l'effectuation de l'événement dans les corps). Soit l'exemple paradigmatique du couteau dans la chair. L'événement « être coupé » diffère en nature de son effectuation qui fait que la chair devient « étant coupée ». Correspond ainsi à cette dualité une double

8 F. Nietzsche, *Ainsi Parlait Zarathoustra*, II, « Des grands événements », (traduction Geneviève Bianquis) Paris, GF-Flammarion, 1996, p. 178.

⁹ Malcolm Lowry, *Sous le volcan*, Paris, Grasset, 2008. Cf. Deleuze, *Logique du sens*, p. 180 sq.

¹⁰ *La fêlure.*, p. 475.

dimension temporelle : Aiôn, le temps de l'événement constitué uniquement de passé et de futur (la chair sera coupée ou a été coupée) et Chronos, le temps de l'accident, éternel présent par lequel l'événement s'incarne dans des états de choses (la chair est "n'étant pas coupée" ou "étant coupée"). Pourtant, cette différence de nature ne signifie pas une séparation entre deux types de réalités. Par exemple, il n'y a de soldats que parce qu'il y a une bataille, et il n'y a de bataille que parce qu'il y a des soldats. Ce n'est pas la même chose, la bataille est un événement, à venir ou déjà passé, susceptible de s'effectuer d'une infinité de manières¹¹, et l'effectuation est toujours déterminée. La bataille est une potentialité, le soldat est une détermination, une incorporation, réponse somatique à la question « qu'est-ce qui s'est passé ? ». Cependant les deux sont entremêlés et ne peuvent exister l'un sans l'autre – c'est cela le plan d'immanence.

C'est ainsi que, suivant les pas de Fitzgerald, Deleuze oppose à l'événement de la fêlure, l'accident bruyant. La fêlure est « imperceptible, à la surface, unique événement de surface comme suspendu sur soi-même¹² », elle « n'est ni intérieure ni extérieure » mais se situe « à la frontière ». Elle est ainsi « insensible, incorporelle, idéelle¹³ ». Tout comme l'événement n'est rien sans son effectuation et inversement (unité disjonctive), les « coups extérieurs » ne sont rien sans la fêlure qu'ils approfondissent. Ce n'est pas que les « poussées internes bruyantes¹⁴ » n'aient pas de sens, c'est qu'elles n'ont de sens que parce qu'elles prolongent une ligne de fracture voilée et beaucoup plus redoutable :

¹¹ Le 27 juillet 1214, à Bouvines en Flandre, le roi de France Philippe Auguste remporte la bataille l'opposant à l'empereur romain germanique Otton IV. Comme le montre l'historien Georges Duby (*Le dimanche de Bouvines, 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard, 2005), le premier sens de cet événement dans l'imaginaire collectif est d'abord celui d'une victoire des bons contre les méchants, faisant du roi de France l'élu de Dieu. Or, le souvenir de Bouvines disparaît de la mémoire collective avant de réapparaître à la fin du XIX^e siècle comme point de départ d'une haine contre l'ennemi allemand (qui prend ainsi la place occupée jusque là par les anglais) au sein de l'émergence du nationalisme. Ainsi en tant qu'événement, la bataille de Bouvines est unique et neutre du point de vue du sens (« la bataille *survole* son propre champ, neutre par rapport à toute ses effectuations temporelles, neutre et impassible par rapport aux vainqueurs et aux vaincus, par rapport aux lâches et aux braves, d'autant plus terrible pour cela, jamais présente, toujours encore à venir et déjà passée », *Logique du sens*, p. 122). Au contraire, l'effectuation est potentiellement multiple – et c'est justement parce que cette multiplicité est potentielle et dépend des états de corps dans lesquels s'effectue l'événement qu'« Il est donc agréable que résonne aujourd'hui la bonne nouvelle : le sens n'est jamais principe ou origine, il est produit. Il n'est pas à découvrir, à restaurer ni à re-employer, il est à produire par de nouvelles machineries » (*Ibid.*, pp. 89-90 – le lecteur attentif notera ici la proximité conceptuelle avec *Mille plateaux*)

¹² *Logique du sens*, p. 181.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 182.

« Bien sûr, beaucoup de choses se sont passées, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur : la guerre, le krach financier, un certain vieillissement, la dépression, la maladie, la fuite du talent. Mais tous ces accidents bruyants ont déjà leurs effets sur le coup ; et ils ne seraient pas suffisants par eux-mêmes s'ils ne creusaient, n'approfondissaient quelque chose d'une autre nature, et qui, au contraire, n'est révélé par eux qu'à distance et quand il est trop tard : la fêlure silencieuse¹⁵. »

On ne craque pas parce que l'on devient pauvre ou malade, mais parce que ces états concourent au cheminement de cette « fêlure silencieuse ».

Aussi faut-il nécessairement qu'intervienne le silence au niveau des accidents pour que la fêlure brise le sien. C'est pour cela que la fêlure ne se révèle que dans des moments de calme : « je me rendis compte que je m'étais fêlé non pas au moment où je recevais un coup, mais au cours d'un sursis¹⁶. » Il fallait le calme pour que la fêlure puisse se manifester, que l'existence se brise et que s'impose, tel le bruit de la porcelaine qui finit par se briser, cette interrogation : qu'est-ce qui s'est passé ? « Qu'est-ce qui s'est passé pour que j'en arrive là ? » se demande Fitzgerald. Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que tout me semble aussi insignifiant ? « Je me rendis compte que pendant ces deux années, pour préserver quelque chose – un silence intérieur peut-être, et peut-être non – je m'étais sevré de toutes les choses que j'aimais, que tous les actes de la vie, me brosser les dents le matin et avoir des amis à dîner le soir, me demandaient désormais un effort¹⁷. » L'individu fêlé n'est pas fatigué, il est épuisé. Ce n'est pas qu'il n'a pu la force de faire ce qu'il a à faire, c'est qu'il ne voit pas ce qu'il *peut* faire (non pas défaut de réalisation mais défaut de possibilité)¹⁸. Si bien que l'état en question devient quasiment inhumain : « Bien sous-alimenté, plutôt inhumain, n'est-ce pas ? Eh bien mes petits, c'est le signe même de la faille, de la fêlure¹⁹. »

De *Logique du sens* à *Mille plateaux* s'opère un réagencement de la problématique. La reprise du concept de fêlure au travers de la collaboration avec Guattari correspond en effet à un nouvel agencement spéculatif (et combien les grandes œuvres ne sont finalement qu'une suite de réagencements – qui sans doute s'organisent autour de ce noyau spéculatif indicible dont parle Bergson). Réagencement tout à la fois physique et

¹⁵ *Ibid.*, pp. 180-181.

¹⁶ *La fêlure*, p. 478

¹⁷ *Ibid.*, p. 480.

¹⁸ « L'épuisé, c'est beaucoup plus que le fatigué. [...] Le fatigué a seulement épuisé la réalisation, tandis que l'épuisé épuise tout le possible. Le fatigué ne peut plus réaliser, mais l'épuisé ne peut plus possibiliser. », Deleuze, « L'épuisé » in Samuel Beckett, *Quad et autres pièces pour la télévision*, Paris, Minuit, 1992, p. 57.

¹⁹ *La fêlure*, p. 482.

philosophique dans la collaboration entre les deux auteurs²⁰. Redistribution qui fait que Deleuze peut dire : « J'ai changé. L'opposition surface-profondeur [l'un des thèmes de *Logique du sens*] ne me soucie plus du tout. Ce qui m'intéresse maintenant, ce sont les rapports entre un corps plein, un corps sans organes, et des flux qui coulent²¹. » Pour le dire simplement, les deux analyses se développent sur la même assise ontologique mais déploient le problème dans un cadre anthropologique différent. Anthropologie de la connaissance pour *Logique du sens* et anthropologie socio-politique pour *Mille plateaux* – toutes deux conservant néanmoins un noyau éthique commun²².

L'analyse menée dans *Mille plateaux* s'inscrit plus directement dans une réflexion sur la littérature, quoique le fait même que le plateau en question soit intitulé « Trois nouvelles ou "qu'est-ce qui s'est passé ?" » fasse explicitement référence à la notion d'événement de *Logique du sens*. Deleuze et Guattari prennent donc pour point de départ l'analyse de la « nouvelle » en tant que genre littéraire qui, selon eux, est guidée par la question « qu'est-ce qui s'est passé ? ». Or, Fitzgerald, une fois encore convoqué, apparaît, en sa qualité de nouvelliste, comme celui « qui a su porter [...] à ce point d'intensité » la question « qu'est-ce qui a pu arriver pour qu'on en arrive là²³ ? » Mais ici le dualisme entre profondeur et surface (événement et effectuation) laisse place à un rythme ternaire et linéaire²⁴. « Individus ou groupes, nous sommes traversés de lignes, méridiens, géodésiques, tropiques, fuseaux qui ne battent pas sur le même rythme et n'ont pas la même nature. Ce sont ces lignes qui nous composent²⁵ ». Trois régimes de lignes, trois manières de cartographier, sont dès lors identifiées :

- Celui de la « coupure signifiante » à laquelle correspond un changement d'état associé à des distributions binaires du type « riche / pauvre » ou « célébrité / anonymat ». Comme le disent Deleuze et Guattari, une « ligne de segmentarité dure », c'est-à-dire des blocs déjà constitués et dans lesquels s'inscrivent les individus, et qui font, par exemple, que ces derniers sont ouvriers, fous, intellectuels... A ce niveau l'individu ne fait donc que se brancher sur du déjà donné;

²⁰ Phénomène de devenir, quelque chose de très simple : Deleuze s'approprie du Guattari, double modification, celle de Deleuze lui-même et celle du Guattari qu'il s'approprie : « Et toutes ces histoires de devenirs, de noces contre nature, d'évolution a-parallèle, de bilinguisme et de vol de pensées, c'est ce que j'ai eu avec Félix. J'ai volé Félix et j'espère qu'il en a fait de même pour moi. », *Dialogues*, p. 24.

²¹ « Pensée nomade », *L'île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002, p. 364.

²² Le cours du 3 juin 1980 à Vincennes montre bien comment se conjuguent les thèmes de *Logique du sens* et ceux de *Mille plateaux*.

²³ *Mille plateaux*, p. 237.

²⁴ *Ibid.*, pp. 242-245.

²⁵ *Ibid.*, p. 247.

- Un second niveau, déjà plus intéressant, est celui des « micro-fêlures » liées aux « intensités » et apparentées à une redistribution *moléculaire*. C'est bien ici le niveau de la plasticité dans lequel l'individu fait siennes les lignes de segmentarités dures et s'approprie pour son propre compte les distributions binaires ;
- « Et puis il y a encore une troisième ligne, comme une ligne de rupture, et qui marque *l'explosion* des deux autres, leur *percussion...* au profit *d'autre chose*²⁶ ? » Il s'agit de la ligne de fuite, anhistorique, qui échappe à tout.

Laissons pour le moment de côté la ligne de fuite et remarquons que ce qui est intéressant, dans la perspective de *Mille plateaux*, c'est la généralisation de la fêlure à tout processus d'incorporation. En effet, c'est parce que l'appropriation ne se fait jamais sans un certain décalage que des micro-fêlures apparaissent.

II. En quoi la fêlure est une possibilité : Contre-effectuation et ligne de fuite

Si la fêlure se résumait à un simple effondrement, elle n'aurait guère d'intérêt pour un auteur qui ne supporte aucune glorification de la mort. Aussi, si le « cas Fitzgerald » est aussi intéressant pour Deleuze, c'est que l'effondrement de l'écrivain préside à une transformation par laquelle l'impossibilité devient possibilité. Pour comprendre cela, reprenons la description de la fêlure par Fitzgerald.

« Je vais écrire tout ce que je peux écrire sur le fait que je ne peux plus écrire. » Ce processus de démolition engendre une scission à l'intérieur de la subjectivité. En d'autres termes, la fêlure du « Je » engendre deux formes de subjectivité. De l'épuisement et de l'effondrement d'une première forme de subjectivité qui aboutit à sa destruction (l'absence de puissance que révèle le « *je ne peux plus écrire* ») en naît une autre, émergence d'une nouvelle puissance (« *je vais écrire* »). Car pour Fitzgerald, « l'homme ne se remet pas de pareilles secousses. *Il devient quelqu'un d'autre*, et il arrive que l'être nouveau trouve de nouvelles choses à quoi se plaire²⁷. » La fêlure, en tant que processus de démolition, représente ainsi un enjeu, qui correspond, *a minima*, à la survie :

« J'en vins à l'idée que ceux qui avaient survécu avaient accompli une vraie rupture. Rupture veut beaucoup dire et n'a rien à voir avec rupture de

²⁶ *Ibid.*, p. 243 – nous soulignons.

²⁷ *La fêlure*, p. 487 – nous soulignons.

chaîne où l'on est généralement destiné à trouver une autre chaîne ou à reprendre l'ancienne. La célèbre "Évasion" ou "la fuite loin de tout" est une excursion dans un piège, même si le piège comprend les mers du Sud, qui ne sont faites que pour ceux qui veulent y naviguer ou les peindre. Une vraie rupture est quelque chose sur quoi on ne peut pas revenir ; qui est irrémédiable parce qu'elle fait que le passé cesse d'exister. Alors, puisque je ne pouvais plus venir à bout des obligations que la vie m'avait imposées ou que je m'étais imposées moi-même, pourquoi ne pas anéantir la coquille vide qui depuis quatre ans jouait à faire semblant²⁸ ? »

Survivre réclame ainsi de devenir un autre individu en opérant une « coupure nette » avec un « je » certes détruit, mais auquel on peut toujours être tenté de se rattacher (l'un des dangers du fantasme). Et c'est bien ici, sur ce point même, que l'existence rejoint la littérature et l'art en général. Car le problème n'est pas autre que de savoir comment faire pour que l'anéantissement devienne création ?

Pour Deleuze, cela signifie qu'il faut que *quelque chose d'autre* se passe, pour que de cette impossibilité naisse une possibilité. Il s'agit d'un processus, d'« un changement de volonté, une sorte de saut sur place de tout le corps, *qui troque sa volonté organique contre une volonté spirituelle*, qui veut maintenant non pas exactement ce qui arrive, mais quelque chose *dans* ce qui arrive²⁹ ». En ce sens, l'on peut dire que la fêlure correspond à une exigence de transformation pour celui qui ne veut pas la seule destruction. Il y a un pas à accomplir, il faut dépasser le stade de l'effondrement. Il faut « arriver à cette volonté que nous *fait* l'événement, devenir la quasi-cause de ce qui se produit en nous, l'Opérateur, produire les surfaces et les doublures où l'événement se réfléchit³⁰ ». C'est en quoi l'enjeu vital et éthique, tel du moins qu'il est présenté dans *Logique du sens*, réside non dans la simple effectuation mais dans la « contre-effectuation ». Il est clair qu'il n'existe pas d'événement qui ne soit effectué. Ce serait une absurdité que de réclamer quelque exigence que ce soit au niveau de la seule effectuation : je suis soldat ou je ne le suis pas. Contre-effectuer, c'est libérer l'événement de sa seule effectuation et pour l'individu, se libérer de la simple soumission.

L'enjeu avec la fêlure, on le perçoit bien, c'est d'éviter que le processus de destruction s'effectue pleinement : « Plus précisément, est-il possible de s'en tenir à la contre-effectuation d'un événement (...) tout en se gardant de la pleine effectuation qui caractérise la victime ou le vrai

²⁸ *La fêlure*, p. 495.

²⁹ *Logique du sens*, p. 175 – nous soulignons.

³⁰ *Ibid.*, p. 174 – nous soulignons.

patient³¹ ? » Tel est le problème fondamental qui se pose à quiconque se retrouve fêlé. Contre-effectuer, dans ce sens, signifie tout simplement ne pas être détruit, c'est-à-dire trouver dans ce qui nous arrive une nouvelle puissance, une potentialité pour faire quelque chose, pour faire autre chose que simplement s'écrouler. Car la fêlure est autant la faillite de l'existence que celle de la pensée ou de l'écriture dont la traduction demeure un « je ne peux plus », expression d'un individu auquel sa puissance d'agir a été ôtée. La simple effectuation de la fêlure est une pure soumission, une simple disparition d'un «ce qui a été dont nous faisons partie et dont la perte s'accompagne d'un : “c'est trop pour moi !”». Certes, il y a différentes façon de craquer : « Il y a plusieurs façons de se fêler – la tête peut se fêler, et dans ce cas-là les autres vous enlèvent le pouvoir de prendre une décision ; ou le corps, et il n'y a plus qu'à se soumettre à la blancheur des hôpitaux ; ou les nerfs³². » Mais dans tous les cas, le résultat est identique : il s'agit toujours d'une abnégation devant ce qui arrive et de l'impossibilité, pour l'existence, d'une avancée créatrice.

Se détachant de l'appel à cette « *volonté spirituelle* » de *Logique du sens*, œuvre sans doute encore immergée dans la problématique des facultés de l'esprit³³, *Mille Plateaux*, comme nous l'avons vu, rejoue la question du processus de création sur un plan cartographique. Si la fêlure est cette ligne moléculaire qui craquelle la sédimentarisation, elle n'est pas une ligne de fuite. La faillite dont il est ici question, c'est l'idée qu'une forme définie, structurée, un certain agencement, à force de solidification perd tout autant sa vitalité que son intérêt, et finit par rompre. Tout le problème est de savoir comment cette fêlure, loin de signifier purement et simplement la mort puisse être le début d'autre chose. Il est à noter combien Deleuze, après *Logique du sens*, et sans doute pour éviter les contre-sens (qu'ils soient philosophiques ou pratiques), insiste davantage sur les dangers qui guettent toute ligne de fêlure, « cette ligne moléculaire plus souple, pas moins inquiétante, beaucoup plus inquiétante³⁴ ». La fêlure constitue en effet un danger³⁵, et ce à un double niveau. D'abord c'est le risque de ne pas s'en remettre, de finir comme Nietzsche, complètement amorphe, lorsqu'un « seuil est franchi trop vite », lorsqu'une « intensité [est] devenue

³¹ *Ibid.*, p. 183.

³² *La fêlure*, p. 477.

³³ En effet, toute la première philosophie de Deleuze (dont *Logique du sens* marque, selon nous, tout à la fois l'achèvement et le basculement vers d'autres voies spéculatives) se concentre en grande partie sur le problème des facultés, dans la recherche d'un anti-kantisme.

³⁴ *Mille plateaux*, p.243.

³⁵ *Dialogues*, p. 167.

dangereuse parce qu'on ne peut pas la supporter³⁶ ». Mais c'est également là que les « Staline de petits groupes³⁷ » opèrent. Ceux qui font de leur propre faillite un instrument de pouvoir.

Donc faire qu'une (re)naissance advienne. Problème d'autant plus redoutable que, comme le dit si bien Fitzgerald : « La vitalité ne "prend" jamais. On en a ou on n'en a pas, comme on a de la santé ou les yeux marron ou de l'honneur ou une voix baryton³⁸ ». Ce que Deleuze et Guattari traduisent par : « Les lignes de fuite, n'est-ce pas le plus difficile ? Certains en manquent et n'en auront jamais »³⁹.

Résumons. « On peut s'intéresser à l'une de ces lignes plus qu'aux autres, et peut-être en effet y en a-t-il une qui est, non pas déterminante, mais qui importe plus que les autres... si elle est là. Car, de toutes ces lignes, certaines nous sont imposées du dehors, au moins en partie⁴⁰. » Les lignes qui nous sont imposées du dehors, ce sont celles qui appartiennent à la segmentarité dure et que l'on s'incorpore d'un point de vue moléculaire. « D'autres naissent un peu au hasard, d'un rien, on ne saura jamais pourquoi⁴¹ ». C'est la ligne de fêlure, celle par laquelle je me suis fêlé et par laquelle j'ai finalement craqué, et ce par des agencements de désir qui m'échappent (d'où la question « qu'est-ce qui *s'est passé* ?) « D'autres doivent être inventées, tracées, sans aucun modèle ni hasard : nous devons inventer nos lignes de fuite si nous en sommes capables, et nous ne pouvons les inventer qu'en les traçant effectivement, dans la vie⁴². » L'importance de la ligne de fuite, c'est que c'est seulement sur cette ligne qu'on a vraiment quelque chose à faire, que l'on peut inventer. C'est seulement là qu'on crée, sans imitation ni bonne fortune. Car on ne fait que s'arranger des lignes de segmentarité dure (agencement quasiment passif dans lequel l'individu s'arrange de *l'identité* qu'on lui donne – processus de subjectivation). Et les lignes de fêlure – dont le silence, rappelons-le, est la caractéristique

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *La fêlure*, p. 483.

³⁹ *Mille plateaux*, p. 247. Également : « Car peut-être y a-t-il des gens qui n'ont pas cette ligne, qui n'ont que les deux autres, ou qui n'en ont qu'une, qui ne vivent que sur une » (*Dialogues*, p. 152). D'ailleurs, le fait de s'engager sur une ligne de fuite n'a rien de positif en soi, et force est de constater que celui qui ne vivrait *que* sur une ligne de fuite serait dans une situation aussi malheureuse ? que celui qui est pris dans la seule sédimentation : « défaire l'organisme n'a jamais été se tuer (...). L'organisme, il faut en garder assez pour qu'il se reforme à chaque aube ; et des petites provisions de signifiante et d'interprétation, il faut en garder, même pour les opposer à leur propre système » *Mille plateaux*, pp. 198-199. C'est pour cela que Deleuze insiste tant que les dangers intrinsèques à la ligne de fuite – dire ici ou introduire dans l'exposé l'idée de ligne de mort.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 247.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

principale – ne parcourent leur chemin qu’à notre insu. D’où cette question en forme de défi existentiel : « Les lignes de fuite, n’est-ce pas le plus difficile ? » Très certainement, car faire fuir, d’une part il faut en être capable, et d’autre part cela expose aux plus grands dangers. Imposées du dehors ou soumises à la contingence, les lignes de segmentarité dure et les lignes de fêlure ne demandent pas d’effort, et la première est en outre très rassurante (lorsque l’on fait les choses parce qu’il faut les faire mais sans, finalement, savoir pourquoi). Si bien que pour peu que l’on soit fêlé, on a vite fait de revenir à une segmentarité dure (la psychanalyse par exemple, dont Deleuze et Guattari montrent bien qu’elle constitue une reterritorialisation morale). Ce qui conduit, à propos de cette cartographie, Deleuze et Guattari au constat que « Certains groupes, certaines personnes en manquent et n’en auront jamais. Certains groupes, certaines personnes manquent de telle sorte de ligne, ou l’ont perdue⁴³. »

Ce dernier passage est très important pour ne pas tomber dans le piège d’une lecture par trop naïve. Il ne s’agit pas de faire l’apologie de la ligne de fuite contre les autres. Bien au contraire. D’une part, parce que l’on a besoin des trois. « Défaire l’organisme n’a jamais été se tuer, mais ouvrir le corps à des connexions qui supposent tout un agencement, des circuits, des conjonctions, des étagements et des seuils, des passages et des distributions d’intensité, des territoires et des déterritorialisations mesurées à la manière d’un arpenteur⁴⁴. » On ne peut pas vivre sur la seule ligne de fuite. Comme le dit Nietzsche, qui le premier a opéré une critique si radicale de la segmentarité, le problème ce n’est pas l’habitude en elle-même, c’est quand elle devient une répétition vide de sens (« J’aime les courtes habitudes et les tiens pour l’incalculable moyen de connaître *nombre* de choses et de situations, jusqu’au fond de leur suavité et de leur amertume⁴⁵. »). Ce serait un grave contre-sens (tant spéculatif que vital) que de vouer un culte à la ligne de fuite contre toute forme d’organisation : « L’organisme, il faut en garder assez pour qu’il se reforme à chaque aube⁴⁶. » Cela nous amène directement au second point à savoir que la ligne de fuite possède elle-même ses propres dangers. En effet, la ligne de fuite risque à tout moment de tourner en ligne de mort. En d’autres termes, faire fuir non plus pour créer mais pour tout détruire, là où un potentiel processus d’invention vire au fascisme. Lorsque, finalement, la ligne de fuite rejoint la ligne de fêlure dans une danse macabre.

⁴³ *Ibid.*, pp. 247-248.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 198.

⁴⁵ *Gai savoir*, §295, Paris

⁴⁶ *Mille plateaux*, p. 199.

Par-delà les différences conceptuelles, contre-effectuation et ligne de fuite se rejoignent sur l'idée d'une nécessaire *expérimentation*. Toute faillite nous entraîne dans un mouvement de déterritorialisation (c'est-à-dire de déssegmentarisation molaire et moléculaire) dans lequel « Mes territoires sont hors de prise, et pas parce qu'ils sont imaginaires, au contraire : *parce que je suis en train de les tracer*⁴⁷. » On rentre ainsi dans un présent progressif qui nous fait passer – richesse hispanique – du *ser* à un *estar* sans lieu. Point de savoir ici, puisque nous marchons sur les pas de l'ignorance. Le seul moyen, c'est donc d'aller aussi loin que possible : « chacun risquait quelque chose, est allé le plus loin dans ce risque⁴⁸ ». Expérimenter car « la fêlure reste un mot tant que le corps n'y est pas compromis, et que le foie et le cerveau, les organes ne présentent pas ces *lignes* d'après lesquelles on dit l'avenir, et qui se prophétisent elles-mêmes⁴⁹. » D'où cette agressivité philosophique et artistique contre tout discours qui n'engage à rien :

« Que reste-t-il au penseur abstrait quand il donne des conseils de sagesse et de distinction ? Alors, toujours parler de la blessure de Bousquet, de l'alcoolisme de Fitzgerald et de Lowry, de la folie de Nietzsche et d'Artaud en restant sur le rivage ? Devenir le professionnel de ces causeries ? Faire des quêtes et des numéros spéciaux ? Ou bien aller soi-même y voir un petit peu, être un peu alcoolique, un peu fou, un peu suicidaire, un peu guérillero, juste assez pour allonger la fêlure, mais pas trop pour ne pas l'approfondir irrémédiablement⁵⁰. »

Finalement, *Mille Plateaux* et *Logique du sens* aboutissent à la même exigence, même si celle-ci est fredonnée sur un air conceptuel différent. En effet, la ligne de fuite par laquelle « on a peint le monde sur soi, et pas soi sur le monde⁵¹ » rejoint l'idée qu'« On ne saisit la vérité éternelle de l'événement que si l'événement s'inscrit aussi dans la chair ; mais chaque fois nous devons doubler cette effectuation douloureuse par une contre-effectuation qui la limite [pour ne pas s'effondrer totalement], la joue, la transfigure⁵². » Arriver à cette troisième personne, à ce "il" impersonnel, anonymat de l'événement dans lequel « On est devenu soi-même imperceptible et *clandestin* dans un *voyage immobile*⁵³. » Finalement atteindre cette zone d'expérimentation sans nom ni repère quel qu'il soit.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 244.

⁴⁸ *Logique du sens*, p. 184.

⁴⁹ *Ibid.* – nous soulignons.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Mille plateaux*, p. 244.

⁵² *Ibid.*, p. 188.

⁵³ *Ibid.* – nous soulignons.

III. Sur « la supériorité de la littérature anglo-américaine »

Lorsque Fitzgerald prévient, sans doute interpellé par la classe aisée américaine des années 30, que « La célèbre “Évasion” ou “la fuite loin de tout” est une excursion dans un piège, même si le piège comprend les mers du Sud, qui ne sont faites que pour ceux qui veulent y naviguer ou les peindre », il exprime pour son compte la menace qui pèse sur toute ligne de fuite. Celle-ci en effet « doit sans cesse être protégée, non seulement contre ses faux-semblants, mais aussi contre elle-même et contre les re-territorialisations qui la guettent⁵⁴ ». D’une part, on peut confondre la ligne de fuite avec une ligne de segmentarité, et croyant inventer, ne faire que reprendre ce que tout le monde sait déjà ou aller là où tout le monde est déjà – telles les illusoires « mers du Sud ». La ligne de fuite est ainsi toujours menacée d’être rabattue sur des lignes de segmentarité. D’autre part, et comme nous l’avons signalé, c’est le danger de la ligne de mort qui se dresse lorsque l’enjeu devient la seule destruction de toute segmentarité (à la manière de la volonté de puissance nietzschéenne interprétée comme volonté de *la* puissance).

C’est parce qu’elle évite ces deux pièges que la littérature anglo-américaine acquiert sa supériorité. Selon Deleuze, toute la force des auteurs comme Fitzgerald ou Lowry, réside dans leur manière de suivre les ruptures, non de les intégrer dans des systèmes qui en voileraient l’intensité ou qui les atténueraient en en faisant quelque chose de plus faible, de trop « historique »⁵⁵. La supériorité de la littérature anglo-américaine, c’est son affirmation de l’aventure et son refus de l’escapade. C’est tout quitter pour inventer un ailleurs, et non s’évader pour mieux revenir chez soi⁵⁶.

⁵⁴ *Dialogues*. p. 50.

⁵⁵ « Les français sont trop humains, trop historiques, trop soucieux d’avenir et de passé. Ils passent leur temps à faire le point. Ils ne savent pas devenir, ils pensent en termes de passé et d’avenir historiques. », *Dialogue*, p. 48.

⁵⁶ Comme l’écrit Thibaud Trochu : « Selon Deleuze, la littérature anglo-américaine est avant tout “créatrice de vie” parce qu’elle sait frayer, bifurquer, tracer des lignes d’existence qui ouvrent le chemin vers des régions et des futurs inexplorés. », « Gilles Deleuze et la pensée “atlantique” », in *Deleuze et les écrivains, littérature et philosophie*, dir. Bruno Gelas et Hervé Micolet, Nantes, Cécile Defaut, 2007, p. 342. D’une certaine manière l’on peut dire que Deleuze est fasciné par cette figure du migrant qui « doit savoir penser les changements spontanés de trajectoires et savoir tirer parti des circonstances abruptes, des rencontres et du hasard. », *Ibid.*, p. 339. Le migrant, telle est la figure du héros de la littérature et de la philosophie anglo-saxonne. On se rappelle en effet du propos de Jean Wahl sur l’esprit anglais et sur l’esprit américain : « *Sturdy, staunch, rugged*, tel est l’“Américain typique”, fait pour le danger comme un oiseau des tempêtes (*a stormy petrel*). Ces hommes d’action ne veulent agir que dans un milieu libre, un milieu où l’on puisse “jouer son jeu”, où les efforts de l’individu ne dépendent que de sa volonté propre, où ils aient une efficacité, où on puisse faire vraiment des “expériences” dans le sens particulier qu’ils donnent aujourd’hui à ce mot, où il y ait un progrès incessant et rapide, où il y ait du

Prenons un auteur comme Faulkner et ce formidable roman qu'est *Tandis que j'agonise*⁵⁷. Tout part d'un événement, la mort de la mère, Addie Bundren, d'une fêlure qui vient scinder l'existence de chacun des membres de la famille et que l'un d'entre eux résume si justement en disant que « – Ça n'met pas longtemps à venir. – Mais ça met plus de temps à s'en aller. C'est toujours comme ça⁵⁸. » Comme le remarque Michel Gresset dans sa postface :

« La famille Bundren, cette tribu primitive, dont la vie est comprise le plus souvent entre la mémoire lancinante d'un événement traumatisant et un projet tout entier destiné à résorber celui-ci. Les personnages sont disposés comme les rayons d'une roue qui a [comme] nom Addie Bundren, en qui seule les expériences individuelles composent une expérience collective : d'où que *la mère n'est pas morte, mais toujours pour eux mourante*, que son grand et beau monologue est placé justement au centre de l'œuvre, et qu'on a eu raison de traduire le titre au présent⁵⁹. »

Faulkner décrit des effectuations spatio-temporelles qui prennent la forme de monologues intérieurs⁶⁰. Voilà un auteur qui peint des lignes, des individuations et non des individualités. Il ne s'agit pas de Darl ou de Jewey en tant que sujets. Ce n'est pas même eux qui parlent en tant que personnes. Le « je » ne renvoie qu'à un flux de conscience primaire ininterrompu comme le dit William James (et que Joyce le premier expérimenta en tant que style littéraire). Une « individuation sans sujet⁶¹ » qui trouve son paroxysme dans le dernier monologue de Darl, le frère débile mais prophète, dans un discours intérieur à la troisième personne et la schizophrénie : « Darl est allé à Jackson. Quand ils l'ont mis dans le train il riait ; il riait dans le long wagon, et les têtes se tournaient sur son passage comme des têtes de hiboux. J'ai dit : "Qu'est-ce qui te fait rire ? – Oui oui oui oui oui."⁶². »

Il n'est d'ailleurs pas anodin que l'idiot soit l'une des figures privilégiées de Faulkner (l'omniprésence de Darl ici ou l'ouverture magistrale avec Benjy dans *Le bruit et la fureur*) car l'idiot ne rapporte ses

nouveau. », *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Seuil, 2005, p. 126 (en ce qui concerne l'influence de la pensée de Wahl sur Deleuze, cf. T. Trochu, *op. cit.*, p. 335 sq).

⁵⁷ William Faulkner, *Tandis que j'agonise*, traduction M.-E. Coindreau, Paris, Folio, 1934.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 87.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 251.

⁶⁰ Le titre original, *As I lay dying*, témoigne, par la forme progressive du présent qui est employée, que nous nous situons dans un régime d'effectuation de l'événement.

⁶¹ *Dialogues*, p. 51.

⁶² *Tandis que j'agonise*, p. 239.

sensations à rien. Il s'agit d'une sorte de bloc d'affects dénués de projet (Darl est un voyant, mais il ne projette pas⁶³). En ce sens, l'idiot constitue le vecteur par lequel, chez Faulkner, passe la ligne de fuite. Celui qui dit : « Je ne sais pas ce que je suis. Je ne sais pas si je suis ou non. Jewel sait qu'il est, parce qu'il ne sait pas qu'il ne sait pas s'il est ou non⁶⁴. »

« Sur les lignes de fuite, il ne peut plus y avoir qu'une chose, l'expérimentation-vie⁶⁵ » et en ce sens, « la littérature anglaise ou américaine est un processus d'expérimentation. Ils ont tué l'interprétation⁶⁶. » Il faut pourtant ne pas perdre de vue que la littérature anglaise-américaine dont il est ici question ne renvoie pas à une nationalité mais à une cartographie (qui s'accompagne d'un style littéraire particulier). Autrement dit, « anglais » ou « américain » ne qualifient pas l'écrivain mais plutôt le style ou le processus littéraire⁶⁷. Déjà Malcom Lowry fait signe vers des déterritorialisations sud-américaines. Mais on pense également, dans un contexte plus contemporain, à Roberto Bolaño. Son roman, *Les détectives sauvages*, est une expansion de la ligne de fuite à un niveau de cartographie mondiale, passant par le continent américain, l'Europe ou le Moyen-Orient⁶⁸. Un éclatement de la personnalité en une infinité de tableaux qui sont autant de lignes de vie.

Conclusion : fêlure et pensée

Paradoxalement, l'aspect destructeur de la fêlure, la rend potentiellement créatrice. Car à l'image de l'effondrement de Fitzgerald, elle constitue également une possibilité, voire *la* possibilité :

« Si l'on demande pourquoi la santé ne suffirait pas, pourquoi la fêlure est souhaitable, c'est peut être parce qu'on n'a jamais pensé que par elle et sur ses bords, et que tout ce qui fut bon et grand dans l'humanité entre et sort

⁶³ Tull dit ainsi « [Darl] me regarde. Il ne dit rien. Il se contente de me regarder avec ces yeux étranges qui font jaser les gens. J'ai toujours pensé que ce n'est pas tant ce qu'il fait ni ce qu'il dit que la façon dont il vous regarde. On dirait qu'il trouve le moyen de vous pénétrer à l'intérieur. Comme si vous vous regardiez, vous et vos actions, dans ses regards. », *Ibid.*, p. 121.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 80.

⁶⁵ *Dialogues*, p. 59.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 60.

⁶⁷ « Kleist faisait horreur aux Allemands, ils ne le reconnaissaient pas comme Allemand : à grandes randonnées sur son cheval, Kleist fait partie de ces auteurs qui, malgré l'ordre allemand, surent tracer une ligne de fuite éclatante à travers les forêts et les États. De même Lenz ou Büchner, tous les Anti-Goethe. » *Dialogues*, p. 54.

⁶⁸ Roberto Bolaño, *Les détectives sauvages*, traduction, Roberto Amutio, Paris, 2006.

par elle, chez des gens prompts à se détruire eux-mêmes, et que plutôt la mort que la santé qu'on nous propose⁶⁹. »

Voilà bien l'expression d'un « pessimisme joyeux⁷⁰ », pour reprendre l'expression employée par François Zourabichvili. Ce qui intéresse Deleuze dans la fêlure, et ce qui fait qu'elle ne peut être réduite selon lui à un simple anéantissement, c'est que mettant en branle le système, réalisant la faillite des habitudes et des schèmes, elle inaugure et constitue un espace de créativité, c'est-à-dire qu'elle ouvre sur un espace *lisse*. Certes, « toute vie est bien entendu un processus de démolition », c'est pourquoi « on peut dire d'abord que la vie ne cesse de s'engager dans une segmentarité de plus en plus dure et desséchée⁷¹ ». La vie a nécessairement besoin de se fixer. La fêlure montre que le plus important n'est pas là mais se situe, à la fois en amont et entre les lignes dures, dans les craquements par lesquels nous fuyons.

Et c'est bien cela que la littérature anglo-américaine, que la tonalité affective d'un Fitzgerald ou d'un Faulkner, a mis en évidence. Une expérimentation de craquement prenant le parti de l'intensité aux dépens de celui de la sécurité. « Il est difficile de reconnaître une voix neuve, aussi difficile que d'écouter un langage inconnu. En fait nous ne l'écoutons pas. [...] Pourquoi ? Par peur. Le monde redoute plus que tout une expérience nouvelle, parce qu'une expérience nouvelle en déplace tant de vieilles. C'est comme d'essayer de faire travailler des muscles qui n'ont jamais servi, ou qui, depuis trop longtemps, se sont raidis. Cela fait terriblement mal⁷². »

Et on comprend que là se joue également la pensée et la philosophie. On ne peut penser que *par* et *au travers de* la fêlure. Engendrer la pensée ne se fait que parce que quelque chose a craqué. « *Penser c'est voyager*. [...] Ce qui distingue les voyages, ce n'est ni la qualité objective des lieux, ni la quantité mesurable de mouvement – ni quelque chose qui serait seulement dans l'esprit – mais le mode de spatialisation, la manière d'être dans

⁶⁹ *Logique du sens*, p.188. Se détruire « soi-même », mais surtout détruire les formes préexistantes. Et c'est d'ailleurs là la définition même de la philosophie : « Lorsque quelqu'un demande à quoi sert la philosophie, la réponse doit être agressive, puisque la question se veut ironique et mordante. La philosophie ne sert pas à l'État, ni à l'Église, qui ont d'autres soucis. Elle ne sert à aucune puissance établie. La philosophie sert à *attrister*. Une philosophie qui n'attriste personne et ne contrarie personne n'est pas une philosophie. Elle sert à nuire à la bêtise, elle fait de la bêtise quelque chose de honteux. » *Nietzsche et la philosophie*, Paris, P.U.F., 1962, p. 120. Également : « Mais d'où viennent les doctrines sinon de blessures et d'aphorismes vitaux, qui sont autant d'anecdotes spéculatives avec leur charge de provocation exemplaire ? » *Logique du sens*, p. 174.

⁷⁰ *Le vocabulaire de Deleuze*, Paris, Ellipse, 2004, p. 45.

⁷¹ *Mille plateaux*, p. 242.

⁷² D.H. Lawrence, *Études sur la littérature classique américaine*, Paris, Seuil, 1945, pp.9-

l'espace, d'être à l'espace. *Voyager en lisse ou en strié, penser de même...*
Mais toujours les passages de l'un à l'autre, les transformations de l'un dans
l'autre, les renversements⁷³. »

⁷³ *Mille plateaux*, p. 602 – nous soulignons.